JEAN

BÉLIVEAU

L'HOMME QUI MARCHE

ARTHAUD

Extrait de la publication

JEAN BÉLIVEAU

L'HOMME QUI MARCHE

© Glen Arcos Molina

« J'avais arrêté la date : le 18 août 2000, jour anniversaire de ma naissance, allait être celui de ma métamorphose. Jean le marcheur laisserait derrière lui Béliveau le poseur d'enseignes pour avaler le monde ou s'offrir à lui, l'avenir le dirait. » C'est sur un coup de tête, le jour de son anniversaire que Jean Béliveau décide de quitter son Québec natal pour une marche autour du monde. Lorsqu'il se sépare de sa famille, il n'a que quelques dollars en poche et l'envie folle de se « frotter » au monde. Onze années plus tard, il aura réalisé la plus longue marche ininterrompue autour de la planète : plus de 75 000 kilomètres parcourus à travers 64 pays.

Il tombe amoureux au Mexique – pour neuf jours. Porte turban et grande barbe au Soudan, mange des insectes en Afrique, du chien en Corée et du serpent en Chine, est escorté – lui, marcheur pour la paix – par des soldats aux Philippines. Il ne tombe sérieusement malade qu'une fois et se fait soigner avec succès en Algérie, n'est attaqué que par deux jeunes voleurs ivres en Afrique du Sud, et arrêté à Addis-Abeba sans savoir pourquoi. Il a certes dormi sous les ponts, dans des foyers pour sans-abri, voire dans des prisons, mais a souvent été invité à dormir chez des gens séduits par son aventure. Il témoigne aujourd'hui de cette fabuleuse odyssée terrestre et de ses plus belles rencontres aux quatre coins du monde.

Jean Béliveau aujourd'hui âgé de 57 ans est né à Asbestos au Québec, après sa longue marche autour du monde, il rassemble ses amis autour de son site internet wwwalk.org.

ARTHAUD

13-IV Création Studio Flammarion Couverture : © Bill Ross/Corbis

Extrait de la publication

L’Homme qui marche

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jean Béliveau

L'Homme qui marche

Récit écrit en collaboration avec Géraldine Woessner

ARTHAUD

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-0423-9

Extrait de la publication

À ma chère Luce qui a supporté mon rêve pendant chacun des 4 077 jours de ma marche.

Extrait de la publication

Sommaire

Genèse 13
L'annonce 21

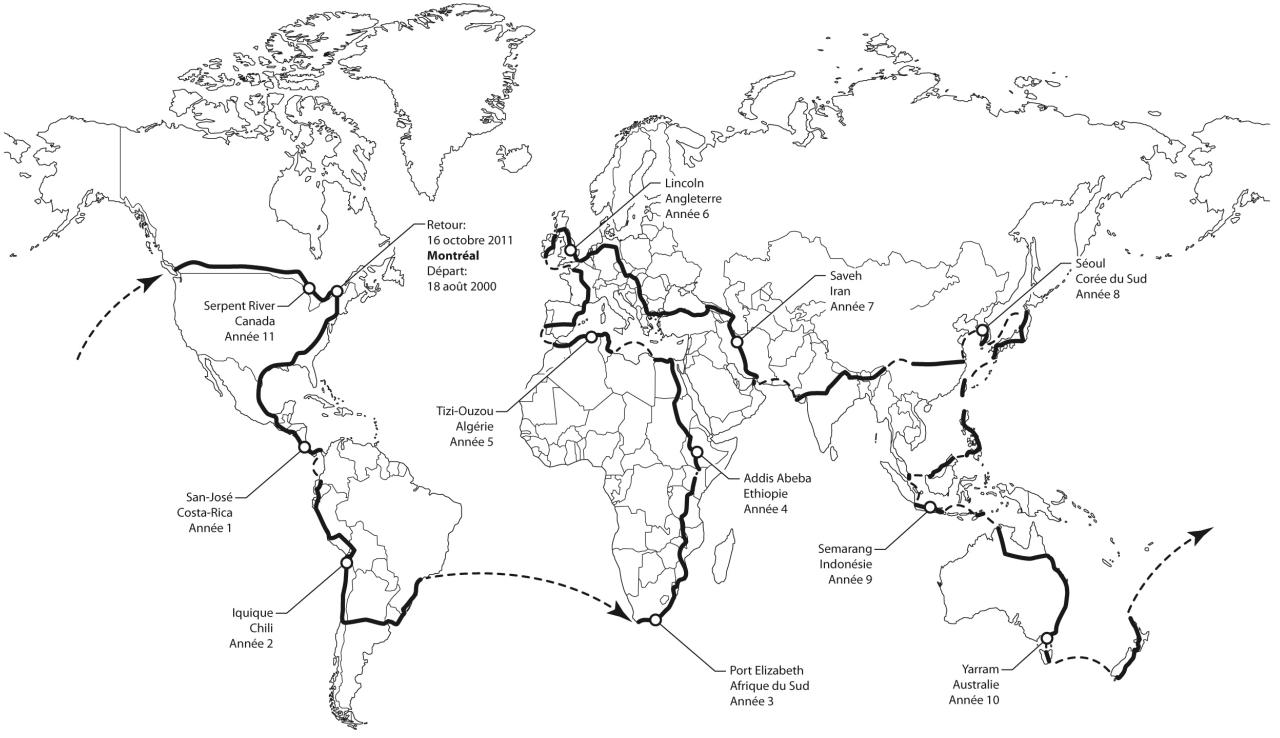
God bless you 25
Échappées mexicaines 35
Aux portes du monde 47
Sur le dos du dragon 51
Le désert d'Atacama 61
Aux pays des « Che » 67
Quelle bonne espérance ? 73
« Rambo » au pays du temps 79
Contrées indomptées 87
Enfants d'Abyssinie 95
Un monde sans femmes 103
Sexe et police 109
Mes amours 117
La peur du lendemain 123
El Quixote 127
Bonjour, mes cousins 131
À ta santé, mon père ! 139
Le petit cheval 145
Le moyen Occident 149
Entre trois mondes, d'Istanbul à Tbilissi 157
Mille et une libertés dans la nuit 167
Foudroyé 177

Extrait de la publication

L'homme qui marche

Sous le toit du monde 187
Cinq fois le fleuve bleu 193
Tekno ! Je t'embrasse 201
Le paradis perdu 207
La Terre sous le vent 215
Le petit empire du riche sultan 221
Terra Australis cognita 225
Au bout du monde 241
La dernière marche 243

Extrait de la publication



Le tour du monde de Jean Béliveau

Extrait de la publication

Genèse

Affalé dans le canapé du salon, jambes immobiles, je laisse errer mes pensées en écoutant vaguement Luce préparer le repas. Tink. Chok. Clac, un tiroir. Luce respire, et je n'en reviens pas de l'entendre respirer, là – tout près, juste derrière moi. Je l'écoute vivre comme on écouterait un air oublié de l'enfance.

Je suis rentré depuis quatre semaines, mais je n'ai toujours pas osé m'aventurer dans la remise. Avant mon départ il y a onze ans, j'y avais rangé des boîtes pleines de souvenirs, les coussins des chaises longues, des outils… Les objets qui m'ancraient à mon univers fixe. « Tu as faim ? », demande Luce en faisant tinter les couverts, et sa voix sonne comme un roulis de perles claires. Il faudrait que j'aille faire un tour dans la remise, je pense, sans bouger un cil. Les joints de silicone de la baignoire ont besoin d'être changés, et il faudrait renforcer la plinthe de la porte-patio… Je m'enfonce un peu plus dans le moelleux des coussins. Voilà, nous y sommes. Je suis de retour et le monde me reprend. Je ne pourrai pas – et je ne souhaite pas – y échapper. Les objets sont les totems de nos vies sédentaires, à nouveau je vais m'attacher à en prendre soin. Mais je rêve de repousser l'instant, une heure encore, un jour, quelques semaines… En descendant les montagnes du Chili, je me souviens d'avoir

rencontré une Française qui m'avait prévenu : « Tu ne seras jamais capable de retrouver tes habitudes. » Elle avait raison.

Moi qui m'étais senti parfaitement à l'aise dans les banlieues de Londres ou de Buenos Aires, je me retrouve perdu dans mon appartement. Peu de choses étaient précieuses alors : le roulement à billes de ma poussette, mes lunettes. Chaque jour, je marche quelques heures à travers la ville. Je pense aux différents cycles qui ont fait ma vie, et j'essaie de retrouver l'origine de cette marche. Je repense à mon enfance.

Je suis né au Québec, dans une ferme laitière de la région de l'Estrie, près d'une municipalité qui prendra le nom d'Asbestos. En anglais, Asbestos signifie « amiante ». Il y avait nous – les cinq enfants – et une trentaine de vaches dont nous vendions le lait directement aux clients. Nous vivions très bien, jusqu'à ce que mon père soit exproprié... Au Québec, la loi donne la priorité aux gisements miniers sur les propriétaires, et notre ferme était située en bordure de la mine. Des camions de deux cents tonnes déversaient sur nos terres les résidus miniers. Mon père était inquiet ; avant lui mon grand-père avait déjà vu son domaine avalé. Un matin, l'huissier est arrivé avec l'ordre d'expropriation : c'était fini. D'un coup. Mon père a tenté de négocier avec les gens de la mine, il a fait un procès. Je le revois, cultivateur modeste se présentant devant la cour au palais de justice, marchant trois pas derrière son avocat, comme s'il était un bandit. Son combat a duré trois ans, mais il ne faisait pas le poids face à l'industrie. Lorsqu'il a renoncé, il a acheté une autre terre, mais la mine lui avait enlevé le goût de la ferme. Il a tout vendu, animaux, machinerie, pour ouvrir un camping et une salle de réception. J'avais quinze ans, nous entamions une seconde vie.

Il a fallu tout reconstruire. L'hiver, nous organisions des courses de ski de fond, nous recevions des banquets, des mariages. Nous avons eu de belles années, travaillant tous ensemble dans l'entreprise familiale. Mais mon père était un rêveur… Il a voulu creuser un lac pour « faire de la truite »,

Extrait de la publication

a rêvé de construire un golf… Aucun projet n'a abouti. Nous étions criblés de dettes. Un jour, sur un coup de tête, j'ai quitté l'entreprise.

Est-ce que j'avais déjà, à l'époque, ces rêves de grands voyages, ce désir de partir ? C'est une question qu'on me pose souvent, comme si le goût de l'ailleurs ou la soif d'aventures étaient inscrits quelque part dans les gènes, dès avant la naissance. Les gens semblent parfois déçus lorsque je réponds que non, l'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit. J'aimais ma terre, ma famille, ma vie. Mais j'étais convaincu d'une chose : je devais en rester le maître, à tout prix. Enfant, une année de pensionnat avait marqué mon âme d'un souvenir atroce. Il fallait se brosser les dents à la file indienne, faire son lit à heure fixe, entrer dans des cases. Les sœurs qui m'hébergeaient avaient imaginé un système de tableau pour classer les enfants : en face de votre nom, une fleur jaune indiquait que vous étiez un excellent élève. Il y avait la renoncule bleue, l'œillet rouge… Et la marguerite mauve. La marguerite désignait les médiocres. Chaque semaine je consultais ce tableau un frisson dans la gorge, certain de trouver mon nom dans le club des incapables. Une entreprise fait-elle autre chose ? J'ai toujours pensé que je devais rester mon propre patron. Au moins je n'aurais jamais à rendre de comptes. C'est devant ce tableau que s'est ancré en moi ce sentiment profond : vivre libre est la seule façon digne de vivre. La liberté est plus importante que la vie.

Je n'ai jamais brillé à l'école, mais je savais dessiner. On me trouvait d'ailleurs un certain talent. J'ai acheté quelques pots de peinture et lancé une entreprise d'enseignes publicitaires. Pendant quelque temps, j'ai peint de belles lettres à la main, sur des camions. Puis mon entreprise a grossi ; j'ai trouvé des associés, embauché du personnel, acheté un entrepôt. J'excellais dans les ventes : nos enseignes publicitaires lumineuses ont même resplendi sur le stade olympique ! Ce cycle de ma vie a probablement été le plus « normal », et le plus productif. Je travaillais dur et parlais net, décrochais des contrats, développais des marchés.

Extrait de la publication

L'argent m'attirait comme un aimant, et cela me ravissait d'en gagner. C'est aussi à cette époque que j'ai rencontré la femme de ma vie.

Luce était très différente de ma première compagne. Solide, mature, intelligente. Elle était plus âgée que moi, mais nos âmes se sont reconnues dès le premier regard. J'étais un gars basique qui vendait des enseignes lumineuses. Elle était le mystère, la spiritualité… Luce m'a désinhibé.

Mes seuls voyages s'étaient résumés à une participation à des conventions d'enseignes lumineuses à Orlando et Las Vegas. Luce, elle, avait visité l'Inde, le Népal, Israël, l'Égypte… Elle connaissait une foule d'histoires. J'ai passé notre premier été dans un enchantement, l'écoutant me raconter les légendes de Merlin, du roi Arthur, celle des chevaliers du Temple. La petite bibliothèque Grolier que mon père m'avait léguée comprenait un atlas que je feuilletais le soir, après qu'elle m'eut décrit les conquêtes de Gengis Khan. La fantaisie de Luce m'a ouvert au monde, elle a su donner une autre dimension à ma vie. C'est alors que j'ai commencé à voyager, dans mon esprit. J'avais aperçu une brochure de voyages chez l'un de mes clients, montrant un bateau sur une mer turquoise. J'ai commencé à prendre des cours de voile sur le lac Champlain et dans l'estuaire du Saint-Laurent ; je rêvais de construire un navire dans ma cour arrière. Je me berçais de cette utopie en dévorant les récits des navigateurs, Moitessier, Tabarly, avec la même ferveur que j'avais mise, enfant, à construire un absurde bateau à hélices. « Ça ne marchera pas, mon gars… », m'avait dit mon grand-père. Je restais prisonnier, même de mes fantaisies. Un jour, je serais marin. Un jour, je lèverais l'ancre du bateau que j'aurais construit. Un jour…

Cela aurait pu se passer ainsi. J'aurais pu assembler des bouts de bois le reste de ma vie, comme mon père avait creusé son lac pour pêcher des chimères. J'aurais été l'un de ces millions de rêveurs qui enferment dans un fantasme des braises de poésie, quelques étincelles de folie, pour qu'elles y crépitent à leur aise sans risquer de consumer leur vie.

Mais la tempête est arrivée. Arrachant toutes les digues.

Le 5 janvier 1998, une terrible tempête de glace s'est abattue sur le sud-est du Québec. Des trombes de pluies verglaçantes ont déferlé pendant cinq jours, paralysant toute vie, s'accumulant sur les maisons, les pylônes. Blottis dans notre maison en plein « triangle noir », au cœur de la tempête, Luce et moi regardions, terrifiés, la glace écraser les érables et les câbles électriques. Par chance nous possédions un poêle à bois et avons pu nous chauffer quand l'électricité a été coupée. Mais autour de nous régnait une ambiance d'apocalypse. Réfugiées dans des camps de fortune, soutenues par l'armée, des milliers de personnes contemplaient leur monde se défaire. Certaines sont mortes de froid. La tempête semblait ne jamais devoir s'arrêter, comme si nous étions condamnés à rester à jamais plongés dans cette obscurité glaciale.

Il a fallu plus d'un mois pour rétablir le courant. Mais le traumatisme, lui, est resté. C'est comme si j'avais pris un coup dans les reins : je ne m'en suis jamais remis. Bien sûr les commerces ont été affectés, et les projets d'enseignes lumineuses de mes clients retardés. Nous avons eu un long temps mort, certains de mes plus anciens employés sont partis. Chaque jour je me rendais à l'usine le front bas, épuisé. J'aurais pu redresser la barre, car j'ai bénéficié d'un programme d'aides pour relancer l'entreprise. Mais les vents de glace avaient érodé ma carapace capitaliste. Je me sentais nu, fragile, mûr pour une crise existentielle majeure dont je ne pourrais jamais sortir. La faillite consommée, j'ai trouvé un emploi de représentant pour une entreprise d'enseignes. Tous les matins je boutonnais ma chemise avant d'aller vendre ma camelote aux clients, leur chantant la même musique : « Développement de projets – marketing – nouveaux marchés – produits. » Et dans ma voiture, je pleurais. Je souffrais d'une dépression, à l'évidence. Mais la dépression n'est-elle qu'une maladie dont on peut guérir en prenant des cachets ? Parfois, je pensais au suicide. J'avais quarante-trois ans, et je sentais que pour de l'argent, j'étais en train de perdre ma vie.

Extrait de la publication

J'ai commencé à marcher pour soigner mon stress, puis je me suis mis à courir. La maîtrise de mon corps m'apportait un certain soulagement, comme s'il était le seul univers sur lequel je gardais prise. Mes pensées s'envolaient… J'ai toujours eu l'attrait de l'argent, seule façon d'exister dans nos sociétés modernes. Si vous n'êtes pas capable de faire de l'argent, vous n'êtes personne ! J'avais construit ma vie en acceptant ce jeu dont je maîtrisais les règles. J'étais un bon vendeur – j'aurais pu vendre n'importe quoi. Dans le passé, j'avais tenté d'obtenir plus de mes associés – j'avais joué des coudes, biaisé sans vergogne, élaboré des stratégies complexes. Il m'est parfois arrivé de me comporter comme un parfait salaud, jouant jusqu'à l'écœurement le jeu de la survie moderne. Brusquement, toutes les valeurs que j'avais construites étaient en train de se défaire. Par quoi les remplacer ? Qu'allais-je faire du reste de ma vie ? Quelque chose en moi s'était brisé, jamais plus je ne pourrais supporter un monde compétitif. Je me sentais acculé, les épaules collées au mur. J'avais besoin de valeurs profondes, humaines… Mais au fond je ne savais pas ce qui me manquait.

Ni par où m'échapper.

Il y avait la mort, et il y avait la fuite. Mais il fallait que ce soit vers quelque chose de fou, d'extrême, à risque…

J'avais perdu mon âme. Je devais partir à sa quête.

Un jour de novembre 1999, revenant des quais du Vieux Port, je courais en longues foulées régulières en direction de l'île Sainte-Hélène sur le pont Jacques-Cartier quand une fantaisie m'a traversé l'esprit. Jusqu'où pourrais-je aller si je continuais ? J'ai commencé à calculer les distances. Combien de temps jusqu'à la frontière, New York, le Texas, le Mexique… Et après ? Combien de temps faudrait-il à un être humain pour faire le tour du monde en courant… ?

Si insensée que l'idée puisse paraître, ma dépression s'est envolée à l'instant précis où elle s'est emparée de moi. De retour à la maison, j'ai retourné fébrilement ma mappemonde, le compas à la main, en imaginant différents tracés. C'était possible, ça devait l'être. J'ai consacré les mois

suivants à accumuler les cartes, peaufinant mon itinéraire dans le plus grand secret. Luce ne devait se douter de rien, mais il me fallait entendre que je n'étais pas fou. Je m'ouvrais de mon projet aux quidams que je rencontrais sur mon trajet de course – un SDF du parc, les pompiers qui m'offraient à boire, quelques collègues de travail. Un jour, tout s'est présenté devant moi dans une organisation parfaite : j'allais traverser les cinq continents. Sans m'arrêter, cela me prendrait six ans, pensais-je.

J'ai senti la force se répandre en moi.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Toutes les photographies du cahier central proviennent de la collection personnelle de Jean Béliveau (www.wwwalk.org).

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EBNN000268.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication